

Une plongée volcanique dans **Le Bal des cendres**

Gilles Paris revient avec un dixième roman choral passionnant. Sur l'île Stromboli, il sonde, avec justesse, l'âme humaine face au danger...

Gilles Paris écume les salons littéraires. De Limoges à Saint-Raphaël, où nous lui avons donné rendez-vous. Avec un plaisir immense, il rencontre ses fidèles lecteurs, ses amis auteurs. « *C'est un peu une colonie pour adultes.* » Une récréation où l'auteur du célèbre *Autobiographie d'une courgette* (qui fête ses 20 ans), se plaît à dévoiler son dernier roman : *Le Bal des cendres*. À la fois captivant et déroutant...

Quatre ans pour ce roman ! Cela ne m'était jamais arrivé. Mais là j'ai été appelé pour deux autres livres. Un, très personnel, *Certains cœurs lâchent pour trois fois rien*, et un roman ado chez Gallimard, *Un baiser qui palpite là, comme une petite bête*. C'était assez perturbant car, en revenant vers *Le Bal des cendres*, il fallait que je reprenne tout depuis le départ. Que je me refamiliarise avec l'ensemble du roman. Mais ça m'a aussi permis de prendre de la distance de batifoler ailleurs.

Le Bal des cendres, sa genèse ? Tous mes romans, même s'ils sont très différents les uns des autres, au fond, ils évoquent un peu la même chose. C'est-à-dire que ce ne sont pas les drames et les

épreuves qui m'intéressent, mais plutôt ce qu'on en fait. La capacité qu'on a chacun de rassembler nos forces pour parvenir à affronter le pire, et ainsi continuer à apprécier la vie au quotidien. L'idée était donc de confronter des antihéros à l'éruption d'un volcan. Tout change face au danger.

Des personnages multiples... C'était un choix, pour la première fois, d'en avoir autant et des principaux. Un peu comme dans les romans américains. Ou indiens, auxquels m'a habitué Salman Rushdie, dont j'ai été l'attaché de presse. Je trouve ça foisonnant, fascinant, d'avoir une sorte de farandole de personnages. C'est un bal, il faut donc être nombreux dans la pièce.

Les incarner, jouissif ? Mes quatre premiers romans étaient à hauteur d'enfant. Je me mettais dans la peau d'un petit de 9 ans. Après je suis passé à l'adolescence, avec *Le Vertige des falaises*. J'avoue que j'ai une facilité, et une envie, à rentrer dans la peau des femmes, des hommes, des enfants, des personnes âgées. Ça me fascine, ça m'oblige à réfléchir différemment. Il y a peut-être un

peu de schizophrénie dans tout ça.

Ils vous obsèdent ? Oui ! Pendant toute l'écriture, je ne pense qu'à eux. Le soir, quand je me couche, lors de ce moment où vous éteignez la lumière, ils sont dans ma tête. Je me réveille aussi la nuit avec une idée que je note tout de suite de peur de l'oublier au matin.

Quelque chose d'eux en vous ? On met un peu de soi dans chacun d'eux. J'aime beaucoup Giulia. Je trouve que c'est une gamine ultra-mature, qui a le don d'observation et ça m'est familier. J'aime aussi Anton. Un ogre qui cherche à séduire, et un sens à sa vie. Je trouve ça beau.

Aussi beau que cette île Stromboli, que vous connaissez ? Au départ, j'y étais juste allé une après-midi et ça m'avait marqué. J'avais trouvé qu'elle était différente de toutes les îles italiennes. Plus âpre. Plus rude. On avait visité la maison Rose où ont vécu Ingrid Bergman et Roberto Rossellini quand ils ont tourné *Stromboli* en 1949. Quand j'y suis retourné, deux fois dix jours, j'ai voulu rencontrer les

gens qui y habitent à l'année. Je voulais explorer tous les endroits. Me les accaparer.

À commencer par le volcan ! Effectivement. C'est un personnage à part entière. Où que vous soyez sur l'île, assis à la terrasse d'un restaurant, que vous preniez les petits sentiers, le volcan est présent. À côté.

Pour une éruption de sentiments ? Je pense qu'on est tous un peu comme ça. Le volcan n'est pas seulement dans la montagne, il est en chacun de nous. On a cette capacité à vouloir faire resurgir les choses. Les secrets sont faits pour être révélés à un moment ou à un autre.

L'amour ? Il est tout le temps présent. Sous toutes ses formes. Entre parents, entre enfants et parents, entre frère et sœur, entre homme et femme, entre homme et homme. C'est une palette que j'ai voulue dans la normalité et non pas dans la différence. C'est ce qui est important.

RAPHAËL COIFFIER
rcoiffier@nicematin.fr

> Gilles Paris au festival vendredi après-midi, samedi et dimanche toute la journée. Débat avec l'auteur vendredi 16 h 30, jardin Albert-1^{er}.



(Photo ABJ)

Le Bal des cendres. Éditions Plon. 291 pages. 19 euros.

Festival du livre

L'histoire

Lior, Thomas, Sevda, Anton, Ethel et d'autres personnages déroutants mais attachants, sont venus passer leurs vacances à Stromboli. À l'hôtel Strongyle, dans un lieu paradisiaque géré par un Français, Guillaume, et sa fille adolescente, Giulia. Le volcan menaçant n'est, à bien y regarder, pas seulement dans le ventre de la montagne... il est en chacun d'entre eux. Lorsqu'il gronde et que la vie ne tient plus qu'à un fil, que les secrets remontent à la surface, les actes, seuls, demeurent. Et si le personnage principal de ce roman choral, mené tambour battant, n'était autre que Stromboli, cette île éolienne, face à la Sicile, âpre et si lumineuse ?

L'étonnante et cosmopolite Nice de Pinar Selek



Dans son second roman, *Azucena et les fourmis zinzines*, la Franco-turque dépeint une Nice hors cadre et poétique, vue par des étrangères et des étrangers.

À quoi tient l'identité d'une ville ? À son Histoire, à celles et ceux qui y naissent, y vivent, oui ; mais aussi aux gens qui la traversent, qui portent un regard étranger sur elle... Comme celui que la sociologue et militante Pinar Selek – exilée de Turquie où ses travaux sur les Kurdes lui valurent prison et torture – posa dès son arrivée fortuite à Nice. « *En 2013, je suis réfugiée à Strasbourg, la Turquie demande mon extradition. Alors qu'il y a dans cette ville une grande mobilisation citoyenne autour de moi, Sirin Tekeli, une amie à l'origine du mouvement féministe turque, m'appelle et me lance : "Il faut que tu viennes à Nice. Tout de suite". Elle m'envoie un billet aller-retour, me donne les clés du studio qu'elle avait ici et me dit : "Je sais que cette ville va te donner la force de création"* », explique Pinar Selek. Dans ce refuge provisoire du quartier du Port, elle écrira tous ses livres. Et de cette ville, où elle s'est tout de suite sentie « *comme un poisson dans l'eau* », cette incurable nomade – toujours entre deux trains pour des conférences, des projets – fera son chez-elle. Nice, c'est aussi le pivot de son deuxième roman, *Azucena et les fourmis zinzines*. L'histoire d'une constellation d'étrangers, un peu félés, un peu anar, bourrés d'idéaux,

qui font de cette ville leur terrain d'engagement et y tissent leur réseau de solidarité.

« Les marges sont des espaces de résistance »

Au centre du roman, il y a Azucena, flutteuse quinquante en chaussures rouges. Une ex-banquière qui plaque tout pour renouer avec le sens. Dormant dans le train de nuit qui relie Nice à Paris, elle arpente le jour la capitale azuréenne libérant les chiens tristes de leurs mauvais maîtres, ou participant à un réseau clandestin de dons de semences paysannes... « *J'ai commencé à l'imaginer lors d'un voyage en train en 2013. Sous les traits d'Ariane Ascaride* », se remémore celle qui dynamite ici la notion de marge. « *La question, c'est plutôt : pourquoi se soumettre à des normes ? J'ai vécu dans une dictature militaire où tous les intellectuels, où plein de gens, étaient en marge. Les marges sont des espaces de résistance.* »

AURÉLIE SELVI
aselvi@nicematin.fr

> Pinar Selek au Festival vendredi et dimanche après-midi, samedi toute la journée. Vendredi à 15 h, débat avec l'auteure au lycée Masséna.

Une ville, des visages

« **Étonnante.** » C'est le mot que Pinar Selek préfère pour décrire « sa » Nice. Parmi les personnalités qui, pour elle, la façonnent, on retrouve l'artiste peintre allemande, Charlotte Salomon, qui y créa avant de mourir en déportation, mais aussi de nombreux amis solidaires, à l'instar de la verte militante niçoise Teresa Maffei, décédée en février.



Azucena et les fourmis zinzines. Éditions Des Femmes. 224 pages. 14 euros.